

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING



Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
six mois, 14  
un an, 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE-BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX. 18 AVRIL 1868.

### BULLETIN

Maintenant que les bruits de guerre ont été officiellement démentis, on s'étonne que ces rumeurs alarmistes aient précisément coïncidé avec une amélioration sensible des négociations dano-prussiennes. Les journaux inspirés de Berlin n'ont pas même relevé les nouvelles des pessimistes. Le fait est que les questions économiques et les intérêts commerciaux préoccupent l'attention publique en Prusse, bien plus que la polémique belliqueuse engagée entre tel et tel journal. Aussi, les feuilles gouvernementales font-elles un appel à la concorde de la nation germanique, à l'occasion du parlement danois, convoqué pour le 27 avril. L'ouverture de cette assemblée ne manquera pas d'importance. Pour la première fois, une représentation commune du peuple allemand s'effectuera. Ne tendra-t-elle pas à un concert politique ? C'est une question sur laquelle nous ne demanderons pas l'avis de M. de Bismarck, par la simple raison que cet avis nous est connu d'avance.

Quoiqu'il en soit, les débats du « parlement danois » auront un vif intérêt. Sur les 86 membres, 44 appartiennent aux unionistes, 42 aux adversaires de cette idée, qui reste en élaboration.

L'agitation produite en Hongrie par l'élection de Kossuth et habilement exploitée par Perezel, commence à porter ses fruits : Le jour de Pâques, M. Asztalo prononce un discours violent. Il est arrêté et incarcéré par ordre de l'autorité locale. Le lendemain, rassemblements tumultueux, intervention de la force armée. Pour éviter un conflit entre le peuple et la troupe, on fait entrer celle-ci dans la cour de l'Hôtel-de-Ville. Bientôt la foule augmente, attaque l'Hôtel, enfonce les portes et se précipite dans la cour. La troupe fait feu. Un mort et deux paysans blessés restent sur la place. Triste lundi de Pâques !

L'Espagne paraît s'apaiser. Cependant

l'état de siège de la Catalogne se prolonge. Le capitaine-général a ordonné que la capitale fut partagée en six divisions militaires. Les proclamations et ordonnances des autorités se multiplient.

Un grand meeting en faveur des résolutions de M. Gladstone et de l'abolition de l'Eglise d'Irlande a eu lieu jeudi soir à Saint-James-Hall. Le comte Russell, qui le présidait, a condamné l'Eglise d'Irlande et a proposé d'appuyer les résolutions de M. Gladstone.

Les journaux anglais sont remplis de détails sur le voyage du prince et de la princesse de Galles en Irlande. On se montre très-satisfait en Angleterre de l'accueil qui leur a été fait. Il est probable qu'un membre indépendant de la Chambre des communes proposera qu'une résidence royale soit achetée en Irlande sur les revenus de l'Etat pour le prince de Galles. Elle deviendrait ensuite l'un des palais royaux. Il est, en effet, extraordinaire que le souverain d'Irlande n'ait pas de résidence dans ce pays.

On a reçu à Londres, de sir Robert Napier, une dépêche annonçant qu'à la date du 23 mars, le chef de l'expédition avait quitté Latt avec ses soldats pour marcher au devant de la colonne commandant la seconde colonne était à une journée en arrière. La distance entre le camp le plus avancé et Magdala est de 60 milles.

J. REBOUX.

### LA CRISE SOCIALE

En dehors de l'agitation que les questions politiques ont causée et causent encore dans l'Europe, une agitation d'un autre ordre se manifeste dans certaines régions sociales et son caractère nous semble devoir provoquer une utile et sérieuse diversion aux préoccupations diplomatiques des gouvernements. On a déjà deviné que nous faisons, ici, allusion aux troubles, aux désordres qui se produisent successivement dans les différents pays de l'Europe, et qui ont pour origine et parfois simplement pour prétexte, les rapports des ouvriers avec leurs patrons.

Il y a quelques semaines, à peine, c'est dans le bassin houiller du Hainaut qu'éclatèrent des désordres de cette nature ; presque simultanément, on signalait la grève des ouvriers genevois ; à cette dernière a succédé la grève des ouvriers de l'arsenal de Turin ; hier, c'est la Belgique qui était le foyer d'un mouvement analogue ; aujourd'hui, c'est à Barcelone qu'il se manifeste. Que faut-il conclure de la succession, de la multiplicité, de ces démonstrations ? Qu'il existe dans la société européenne tout entière et notamment au sein des classes qui constituent les forces vives de la production et de la richesse nationale, un malaise auquel il importe d'apporter remède.

Pourquoi ce malaise, ces luttes ? demande le *Moniteur industriel*. La raison en est bien simple : pas plus chez les travailleurs que chez les gouvernants, il n'y a de notions d'organisation, il n'y a de juste pondération entre les droits et les devoirs.

Les docteurs en richesse sociale se sont trompés dans leurs pronostics ; les producteurs ne se contentent pas d'aphorismes, et la misère jette dans les bras de l'esprit révolutionnaire des hommes qui seraient fort embarrassés si le succès couronnait leurs efforts.

La crise sociale frappe tour à tour l'Angleterre, la Suisse et la Belgique, doit servir de leçon à la France. Partout, sur tous les points de l'Europe, l'orage se forme et menace l'avenir de sociétés ; le péril est un danger permanent, il est en France un remède, et les hommes qui tiennent le pouvoir entre leurs mains semblent l'oublier.

Peu à peu, l'abaissement de notre industrie nationale se poursuit. Peu à peu les producteurs ne trouvent plus de travail.

Vainement, on voudrait nier les faits, ils sont là ; et attendra-t-on, pour y apporter remède, que la Révolution, poursuivant son œuvre de destruction, mette en péril l'œuvre laborieusement édifiée par les générations qui nous ont précédés ? — L. Carré. Ed. DUVAL.

### LE LIBRE-ÉCHANGE

La Gazette de France commence sous ce titre une publication qu'elle se propose de continuer et qui ne manquera pas d'intérêt : celle de document commerciaux

authentiques établissant d'une manière certaine ce que la prospérité publique gagne chaque jour à la pratique du libre-échange :

Les magnifiques promesses qui nous furent faites lors de la signature du traité de commerce sont dans toutes les mémoires. Que ne fut-il pas dit alors de ce que gagnerait l'industrie des fers, par exemple, à l'adoption de la nouvelle politique commerciale !

Voici un échantillon des résultats obtenus :

L'Etat, aujourd'hui, en France, tire autant que possible les fers dont il a besoin du dehors, au détriment des usines nationales.

L'Etat, à l'étranger, repousse autant que possible les fers français, au profit de ses usines nationales.

Exemples récents :

1<sup>o</sup> FRANCE  
Le 9 décembre 1867, adjudication de trois lots de tôle pour la marine impériale, établissement d'Indret. — Poids total, 460 tonnes.

1<sup>er</sup> lot : adjudicataire, l'établissement Zone (Belge).  
Contre Terrenoire (Loire).  
Montataire.  
Creuzot.  
Denain (Nord).  
Ardincourt (Doubs).  
Petin-Gaudet.  
Commentry.

2<sup>o</sup> lot : adjudicataire, la Providence (Belge).  
Contre Terrenoire.

3<sup>o</sup> lot : adjudicataire, Couillet (Belge).  
Contre Terrenoire.  
Montataire.  
Petin-Gaudet.  
Commentry.

2<sup>o</sup> PRUSSE  
Le 2 avril 1867, soumission de rails à Bromberg :

Hayange (Moselle) fait le prix le plus bas, 3 thalers 16 silbergros 8 pfennings les 50 kilogrammes.

12 établissements allemands, 1 belge, avaient fait un prix plus élevé. Un allemand a été déclaré adjudicataire.

Le 15 mai 1867, soumission de tôle à Saarbrück :

Hayange fait le prix le plus bas, 30 thalers 5 silbergros les 1,000 livres.

La fourniture est adjugée à Burbach, près Cologne, qui a fait 30 th. 15 g.

En novembre 1867, soumission à Saarbrück :

Par lettre du 18 novembre, Hayange demande si l'administration s'engage à le déclarer adjudicataire s'il fait le prix le plus bas.

Par lettre du 20 novembre, l'administration s'y refuse.

Hayange dès lors s'abstient.

3<sup>o</sup> GRAND-DUCHÉ DE BADE  
Le 20 décembre 1867, soumission de rails à Karlsruhe :

Hayange fait le prix le plus bas, 5 florins 20 kreutzers les 50 kilog.

12 établissements allemands concurrent ; aucun ne descend au-dessous de 5 florins 30 kreutzers.

La fourniture est donnée à un Allemand.

4<sup>o</sup> BELGIQUE  
Le 29 janvier 1868, soumission pour bandages en acier fondu Bessemer : 12 à 1,300 pièces :

Les maîtres de forges belges réclament, disant que, ne fabriquant pas de bandages en acier, mais seulement en fer, ils ne peuvent concourir.

Le matin du 29, il est annoncé que l'adjudication n'aura pas lieu, et que le gouvernement traitera de gré à gré avec les maîtres de forges belges. — Aubry Foucault.

### CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, 16 avril.

M. le directeur du Journal de Roubaix.

C'était une fausse alerte : après le discours du ministre de la justice et des cultes est venue la déclaration du *Moniteur du soir* que l'on regrette de ne pas trouver reproduite dans le *Moniteur* du matin. Cependant, il y a déjà là deux preuves matérielles des intentions pacifiques du gouvernement. On dit même que les légères nuages qui avaient, ces jours derniers, obscurci l'horizon, ont eu le résultat de conduire les cabinets de l'Europe à manifester leurs sentiments pacifiques. Nous croyons que l'*International* va trop loin quand il parle de la réunion possible d'un congrès à Berlin. Pourquoi un congrès ? Quelles questions y seraient traitées ? C'est déjà beaucoup que la guerre soit évitée ; nous trouvons même que cela suffit, et nous ne désirons pas un congrès dans lequel seraient étudiés les intérêts

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.  
DU 19 AVRIL 1868.

## LE JEUNE DOCTEUR

PREMIÈRE PARTIE

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 17 avril 1868.)

Il se laissa retomber sur sa chaise et demeura quelque temps immobile, les yeux fixés à terre ; puis, les levant vers son grand-père, il reprit avec une douloureuse résignation :

— Ainsi, c'est une sentence implacable ? Je ne pourrai point subir mes examens ? Oh ! grand-père, si vous savez qu'il révérait ce réveil dissipe, quelle croyance il étouffe, quel avenir il brise ! Voyez :

une fois docteur, j'aurais habité une grande ville, Anvers ; par des études constantes, par une application assidue, à force de travail, de courage et de volonté, j'aurais conquis une clientèle qui m'eût apporté, avec la renommée de médecin habile, la fortune en récompense de mon talent et de mon activité. J'aurais gagné de quoi acheter une belle maison pour ma mère, ma sœur et vous. Vos vieux jours auraient été dignes d'envie, car le but de ma vie était de vous rendre tous heureux. Je serais resté garçon jusqu'à ce que j'eusse pu vous rendre au quadruple, tant en preuves, d'amour et de respect qu'en bien-être matériel, ce que vous m'avez donné si noblement et avec tant de désintéressement. Et, en marchant vers ce noble but, j'aurais exercé ma profession de médecin avec une foi inébranlable en la sainteté de ma mission. Soulager, consoler, guérir : être l'apôtre de la miséricorde divine, le bienfaiteur de l'humanité ! Et tout cela, cette espérance, ce bonheur, ce brillant avenir, perdus, à jamais perdus ! O mon Dieu ! c'est trop !

Et le pauvre jeune homme, vaincu, pencha la tête sur sa poitrine et se mit à pleurer en silence. Des larmes brillaient également dans les yeux du vieillard depuis qu'Adolphe lui avait fait connaître ses sentiments et ce qu'il projetait de faire pour reconnaître l'amour de sa mère et de sa sœur.

Un silence solennel régna dans l'appartement pendant un assez long intervalle. Enfin, un combat violent sembla se livrer dans l'esprit du vieillard, car il se leva sur sa chaise, secoua la tête et leva les épaules comme s'il lutait contre une ré-

solution décisive. Soudain il se leva, s'approcha du jeune homme, et lui posant la main sur l'épaule :

— Adolphe, Adolphe, dit-il, soyez consolé, mon brave fils, vous aurez les cinq cents francs.

L'étudiant releva lentement la tête et regarda son grand-père dans les yeux, comme s'il n'avait pas compris le sens de ses paroles.

— Vous me demandez comment cela est possible ? Votre mère et François m'ont depuis longtemps supplié de laisser grever notre maison d'une rente. Je me suis toujours opposé à ce projet chancieux avec une fermeté inébranlable, et, quoiqu'il puisse advenir, jamais je ne consentirai à sacrifier pour vous ce dernier reste de l'héritage de votre père. Dieu m'a mis à sa place ; je suis non-seulement votre tuteur, mais aussi le tuteur de votre mère et de votre sœur. Mettre leur avenir à l'abri de la pauvreté est pour moi un saint devoir.

— Oh ! mon père, épondit le jeune homme en soupirant, j'aime mieux courber la tête sous mon tricot que d'être la cause de pareils sacrifices.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, répliqua le vieillard. Momême, je ne possède pour tout bien qu'un demi-bonnet de terre ; j'y tenais, parce qu'il me vient de mes parents, et qu'il peut être un morceau de pain, une dernière ressource en cas de besoin. Je le vendrai. Soyez donc tranquille, Adolphe ; dans trois ou quatre jours, vous recevrez le cinq cents francs.

L'étudiant sauta au ou de son grand-père, et l'embrassa avec une sorte d'égarment. Après cette étreinte, il

lui serra la main, et dit, les yeux remplis de larmes :

— Oui, père, oui, j'accepte ce sacrifice. J'osais craindre, j'osais douter du résultat de mon examen ; mais maintenant cette double épreuve, fit-elle mille fois plus difficile, j'en sortirai vainqueur. Dieu, dans sa justice et dans sa miséricorde, me tiendra compte de votre amour et de mon courage. Soyez tranquille, père, dussé-je y consacrer toute ma vie, je vous paierai au centuple de votre affection et de votre bonté. Ah ! quel bonheur ! mon rêve deviendra une réalité ; je serai docteur !

Après s'être livré pendant quelques instants à de joyeux épanchements sur ses projets et sur son avenir, Adolphe se mit à parler de sa mère et de sa sœur, et demanda, d'un ton plus calme, des nouvelles de ses amis du village natal.

Son grand-père lui raconta comme quoi le notaire et sa fille s'informaient souvent de lui avec intérêt ; comme quoi le vieux curé était venu encore l'avant-veille savoir si l'étudiant se comportait toujours bien à Louvain, et comment Adeline, la fille du docteur Heuvels, venait souvent causer, avec Françoise, d'Adolphe et de son dernier examen.

Pendant que le vieillard parlait de la famille du notaire, et surtout de sa fille Constance, un joyeux sourire avait erré sur les lèvres du jeune homme ; il était heureux d'apprendre que les amis de son enfance ne l'avaient pas encore oublié. Mais, lorsque le nom d'Adeline sortit de la bouche du bonhomme, une fugitive étincelle sembla s'allumer dans les yeux d'Adolphe, et un observateur moins âgé eût remarqué que son cœur battait visiblement dans sa poitrine.

Bien certainement le jeune homme eût oublié l'étude pour continuer à parler avec son grand-père du village natal et de ses amis, mais le vieillard se leva enfin en lui disant qu'il ne pouvait rester plus longtemps, et qu'il devait se hâter de partir.

Adolphe l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, l'embrassa une dernière fois sur le seuil de la porte, et lui souhaita un bon voyage avec un heureux et prompt revoir.

### II

Dans la partie septentrionale de la Campine, non loin des frontières de la Hollande, est un grand village dont les maisons s'alignent en deux rangées de chaque côté de la grande route. L'église même, avec son pignon et sa flèche, est venue se placer le long de la route, de sorte que rien ne rompt l'uniformité de la ligne droite, si ce n'est, çà et là, une couple de tilleuls placés devant la porte d'un cabaret.

Mais, hors du village, la nature vierge se déploie dans toute sa force. Au nord et à l'ouest s'étend la bruyère avec ses espaces insondables, unie, sans limites et solitaire comme le désert. Au sud s'étendent d'immenses sapinières dont le feuillage sombre se confond avec les vapeurs bleuâtres de l'horizon, et ressemble à un nuage éternellement menaçant qui borde au loin le ciel. Du côté du levant, la terre semble avoir été remuée par une force inconnue. Là, surgissent des montagnes de sable dont les chaumes sommets, étincelant aux rayons du soleil et se multipliant à l'infini, semblent aussi innom-